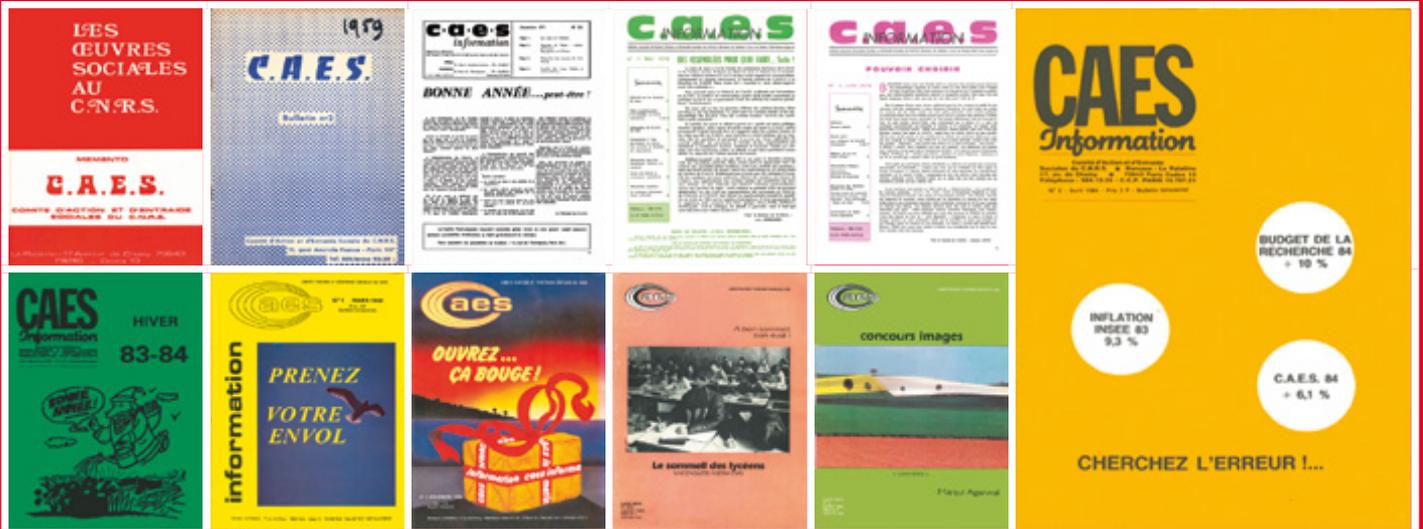


CAES
CNRS

N° 100 - mai 2013

LE MAGAZINE



N° 100



AVIGNON OFF

DU 5 AU 26 JUILLET 2013



SPECTACLES • CONFÉRENCES

COUR D'HONNEUR DE LA FACULTÉ DES SCIENCES

33 rue Louis Pasteur 84000 Avignon

WWW.CAES.CNRS.FR



SOMMAIRE

3| Éditorial

Le centième...

Jacky Hirsch

4|7 La vie du CAES

Le CAES du CNRS programmé au Festival d'Avignon

**Marseille, capitale européenne de la culture
Le grand mix du CAES**

Denise Requin

8|11 En sortant du labo

**Observatoire de Haute-Provence :
librairie Le Bleu et à l'horizon**

Denise Requin

**Le Pôle géosciences
La goutte de Saint-Mandé**

Laurent Mandeix

12|13 Focus

**Danse ancienne
Voulez-vous pavaner ?**

Laurent Mandeix

14|15 Les publications du CAES

En pleine e-volution

16|17 Grand angle

**Claude Delhaye, réalisateur et chef opérateur
« Le réalisateur est par excellence un chef
d'orchestre »**

18|21 Rencontre

**Shirley Jean-Charles
Des racines et des rêves**

Laurent Lefèvre

**François Feer, chercheur
L'art et la manière**

Laurent Mandeix

22| Insolite

Permission de minuit

CAES du CNRS LE MAGAZINE est publié par le Comité d'action et d'entraide sociales du Centre national de la recherche scientifique - 2, allée Georges-Méliès - 94306 Vincennes Cedex
Tél. 01 49 57 50 00 - magazine@caes.cnrs.fr

Directeur de la publication : Jacky Hirsch.

Directeur de la rédaction : Bruno Baudoin.

Comité éditorial : Bruno Baudoin, Denis Claisse, Bernard Fontaine, Sylvie Leroy, Laurent Mandeix, Clotilde Roussel-Legay, Marie-Madeleine Usselman.

Ont participé à ce numéro :

Journaliste conseiller éditorial : Olivier Schneid.

Secrétaire de rédaction : Laurent Lefèvre.

Conception graphique : Paulette Medina.

Impression - Routage : Assistance Printing (France).

Prix au numéro : 2 € - Dépôt légal à parution.

Éditorial

Le centième...

En 1959, paraissait le « numéro UN » de *Memento*, première communication du CAES du CNRS sur papier. Deux ans à peine après sa création, notre association avait senti le besoin de s'adresser à ses membres, de marquer son identité, son originalité. Sa croissance rapide, son dynamisme, son positionnement comme équivalent d'un CE pour l'ensemble des activités, sa vocation à intégrer tous les salariés du CNRS et ses retraités étaient autant de paris, de revendications qui rendaient un organe de communication indispensable. Le format livret papier paraissait alors la bonne formule.

La publication, qui ne pouvait s'apparenter ni à un journal syndical ni à une revue scientifique, devait trouver sa place, son unicité. Notre magazine s'est construit dans cette idée. Après plus de 50 ans de multiples formats et paginations, un magazine nouvelle formule est né en 2011 : 16 pages repensées en vous plaçant au cœur de sa ligne éditoriale. « *Un magazine qui parle de vous, qui est écrit pour vous avec l'envie de vous faire découvrir des collègues, des passions, des métiers, des lieux ou des histoires.* » Cette publication utilise le site Web du CAES comme son complément. Nous essayons toujours de suivre l'évolution des moyens de communication.

Dans ce numéro exceptionnel de 24 pages, vous découvrirez le dernier né des supports CAES : Facebook. Pour mieux vous faire partager la vie de votre association, il nous a semblé pertinent de rejoindre le réseau social le plus utilisé au monde. Car vous tenir informés est l'une de nos préoccupations premières.

Pour marquer ce numéro anniversaire, un espace d'expression vous a été dédié. À plusieurs reprises, nous avons lancé un appel à contributions. Entendu par certains collègues, cet appel toujours d'actualité vous permettra de découvrir la vie du CAES en régions à travers une passion (la danse ancienne), une librairie provençale originale, ou la création d'une activité BD. Vous trouverez dans un cahier central détachable des planches pleines d'humour, qui ont été exécutées par les apprentis dessinateurs nancéiens.

En plus de la rencontre d'un métier singulier du CNRS et de personnalités étonnantes, ce numéro vous présente les deux manifestations majeures auxquelles participe le CAES. D'abord Marseille capitale européenne de la culture, événement international et vaste programme auquel le CAES du CNRS, avec la région PACA, prend part sous différentes formes culturelles. Et bien sûr le Festival d'Avignon 2013, durant lequel le CAES, en partenariat avec l'université d'Avignon, présentera un pôle Art et Science, alliant spectacles et conférences scientifiques. Nous espérons vous voir nombreux à cet événement, dont vous trouverez le programme détaillé sur le site Web du CAES.

Plus qu'un numéro, plus qu'un journal, plus qu'un moyen de communication, je souhaite que ce centième vous donne – outre le plaisir de la lecture – l'envie de faire, de partager, d'inventer, de construire ensemble le CAES du CNRS qui sera à l'honneur dans le numéro 200...

Jacky Hirsch

Président du CAES du CNRS

Cahier central : les BD de l'atelier de Nancy

Le CAES du CNRS programmé au Festival d'Avignon



Du 5 au 26 juillet, le CAES du CNRS propose l'alliance de l'art et de la science dans la cour d'Honneur de la Faculté des Sciences d'Avignon.

Le programme du pôle Art et Science du CAES revendique un concept singulier alliant des spectacles à des conférences animées par des chercheurs en écho aux thématiques abordées par le théâtre, le chant ou la photographie.

Partenaire du projet, l'université d'Avignon met à disposition de l'événement la cour d'Honneur de la Faculté des Sciences. Pendant trois semaines, ce site ouvert et arboré sera un lieu de respiration à la fois artistique, scientifique et ludique au cœur du plus grand théâtre du monde.

À suivre sur et sur www.caes.cnrs.fr

Des spectacles



Académie internationale des arts du spectacle (AIDAS)



Compagnie XXS
Palaiseau



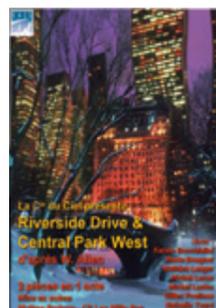
Compagnie Future Légende
Nancy



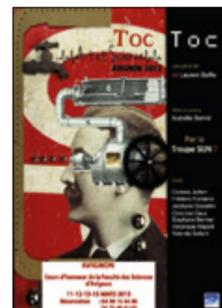
Compagnie Gloria Polaire
Paris



Compagnie du Tripiti
Marseille



Compagnie du Ciel
Orsay



Compagnie Sun7
Nice



Compagnie Incognito
Nancy



Compagnie de l'Incertitude
Bordeaux

Un record à battre

Vincent Martin et Michel Miguet tenteront de battre le record du plus grand cyanotype* du monde sur la place du Palais des Papes. Homologué officiellement par huis-clos, la toile sera ensuite exposée au public. Participez à ce record !

*procédé photographique monochrome négatif permettant d'obtenir un tirage photographique bleu.



Des conférences

Soirée émotion À partir d'une animation d'œnologie et de jeux ludiques de reconnaissance d'arômes présents dans le vin, la soirée propose au public de voyager dans le cerveau pour découvrir le fonctionnement de la mémoire des sens. En parallèle, la mémoire de l'émotion au service du jeu de l'acteur sera évoquée à travers la méthode Stanislavski utilisée par la célèbre école de l'Actors Studio. Avec Bruno Poucet, directeur du Laboratoire de neurosciences cognitives à Marseille et Raymond Vinciguerra, metteur en scène, formateur, auteur, comédien.

La place des femmes dans la science - le mythe du savant par Hélène Gispert, historienne des sciences.

« Les physiciens : prétexte ou critique ? » par Roland Lombard, directeur de recherche CNRS (conférences en lien avec le spectacle *Les Physiciens* de la Compagnie XXS).

Dépendances et addictions Ces phénomènes engendrent un mal-être et transforment l'individu concerné. Mal-être, car l'addiction se poursuit malgré la volonté de celui qui la subit. Transformation, car la dépendance assujettit l'individu et devient véritablement maîtresse de ses actes. Par François Coudoré, professeur de toxicologie à l'UFR de pharmacie, université Paris-Sud.

La naissance de l'art : dans les coulisses de Lascaux II par Monique Peytral, artiste peintre, réalisatrice de Lascaux II.

Soirée rumeur Son histoire, ses mécanismes. La crédibilité, facteur de la rumeur. La réputation : les spectacles à Avignon, les jeunes et la e-réputation. Avec Pascal Froissart, maître de conférence à Paris VIII, Isabelle Veyrat-Masson, directrice du Laboratoire communication et politique du CNRS, Olivier Schneid, journaliste.

Un robot artiste



Il ressemble à un robot industriel, mais c'est un artiste. Développé par Saïd Zeghloul, Jean-Pierre Gazeau et Gabriel Ramirez, du Laboratoire de mécanique des solides, le robot peintre est équipé d'une panoplie d'outils lui permettant de brosser votre portrait : une caméra pour « voir » le modèle, un système de flashes pour

gérer l'éclairage, un stylo pour dessiner sur un tableau blanc ou une feuille de papier, une brosse pour effacer le dessin du support et deux logiciels spécialement conçus pour gérer l'ensemble.

Pendant une semaine, faites-vous « croquer » dans la cour d'Honneur.

Les sciences et techniques au service du spectacle ou comment les outils ont changé la vision du créateur et les attentes du spectateur. Avec la participation de l'Institut supérieur des techniques du spectacle (ISTS) d'Avignon.

L'hypnose par Patrick Bellet, président-fondateur de la Confédération francophone d'hypnose et de thérapies brèves (en lien avec le spectacle *Feydeau dell'arte* de la compagnie Incognito).

L'hérédité est génétique par Christophe de la Roche Saint André, chercheur CNRS au Centre de recherche en cancérologie de Marseille (en lien avec le spectacle *Le Froid aux yeux* de la compagnie Gloria Polaire).

Le Mont Canigou ou la Loi de la réfraction, lecture du texte de Jacques Chauvin écrit pour Marseille capitale européenne de la culture.

Le paradoxe sur le comédien par Mathias Leboeuf, philosophe, à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Diderot.

Non Humains versus Humains par Arnaud Rey, chercheur CNRS au Laboratoire de psychologie cognitive (en lien avec le spectacle *Zoo ou l'Assassin philanthrope* de la compagnie Tripiti).

Troubles du « je » et désir du jeu : questions neuropsychologiques et théâtrales par Sandrine Delorde, maître de conférences en psychologie et neuropsychologie cognitives et Jane-Peter Konsman, chercheur en neuroscience, à l'université Bordeaux Ségalen.

Toc Toc ! Qu'est-ce qui tique dans leur tête ? par David Robbe, chercheur à l'INSERM. Le but de cette conférence est de réfléchir avec le public sur la manière d'engager une recherche pour mieux comprendre et traiter les troubles obsessionnels et compulsifs (TOC).

Tarif membre CAES : 5 €

Sur présentation du coupon qui se trouve dans le magazine papier, **le tarif préférentiel de 5 €** (au lieu de 16 € tarif plein) sera appliqué pour tous nos spectacles aux membres de l'association (agents CNRS, employés du CAES, leur conjoint et leurs enfants) ainsi qu'aux retraités CNRS et CAES et leur conjoint.

Marseille-Provence 2013, capitale européenne de la culture

Le grand mix du CAES

Pour Marseille-Provence 2013, le CAES propose une programmation éclectique et ouverte à tous. Théâtre, danse, arts plastiques, conférences, Photofolie et Concours de nouvelles sont à l'affiche.

Denise Requin

Présidente du Clas du Groupe de laboratoires de Marseille (GLM)



Denise Requin

Théâtre



Observé de La Redonne près de Marseille, le mont Canigou surgit sur l'horizon telle une île improbable, photo prise le 3 février 2010.

Canigou ou la Loi de la réfraction

Improvisations imaginées par Jacques Chauvin, metteur en scène.

Depuis l'esplanade de Notre Dame de la Garde (164 m), le Mont Canigou (2785m), pic des Pyrénées orientales, peut être observé grâce à la réfraction atmosphérique qui courbe légèrement la trajectoire de la lumière dans les couches basses et de plus en plus denses de l'atmosphère.

Découvert en 1808 par le Baron de Zach, astronome, ce phénomène très rare se produit deux fois par an, en février et en octobre.

Au mois d'octobre, cinq curieux personnages, des comédiens de la troupe du Tripiti Théâtre (CAES - Marseille), débouleront sur l'esplanade de Notre-Dame de la Garde pour observer le phénomène. Chaussés de lunettes excentriques, ils se mêleront au public et petit à petit engageront un dialogue avec lui. Un chercheur de l'Observatoire de Marseille, spécialiste du phénomène, participera à cette rencontre.

Pièce de théâtre écrite et mise en scène par Jacques Chauvin [compagnie Aurore de Nausicaa] : farce contemporaine débridée

Où l'on découvre comment s'appliquent les lois de l'optique dans le monde peu « réfléchi » [ou trop ?] de l'entreprise... De l'importance de la recherche scientifique sur les déviations des comportements humains (ou inhumains)... De l'influence du phénomène de la réfraction de l'image

du Canigou vu de Marseille sur le devenir d'une légendaire (quoique imaginaire) entreprise d'optique marseillaise... Vous voilà plongé dans une énigme « historico-scientifico-marseillaise » : vous laisserez-vous absorber par le sujet pour y réfléchir suffisamment ou bien demeurerez-vous réfractaire ?

Deux représentations au mois d'octobre par la Compagnie Tripiti, troupe du CAES, salle de spectacles du Groupe de laboratoires de Marseille (GLM).



Zoo ou l'Assassin philanthrope de Vercors

Mise en scène de Raymond Vinciguerra, Compagnie Tripiti, troupe du CAES de Marseille. Trois représentations sont prévues dans la salle de spectacles du Groupe de laboratoires de Marseille à la fin du mois de juin.

Représentations suivies d'une pause scientifique.

Concert

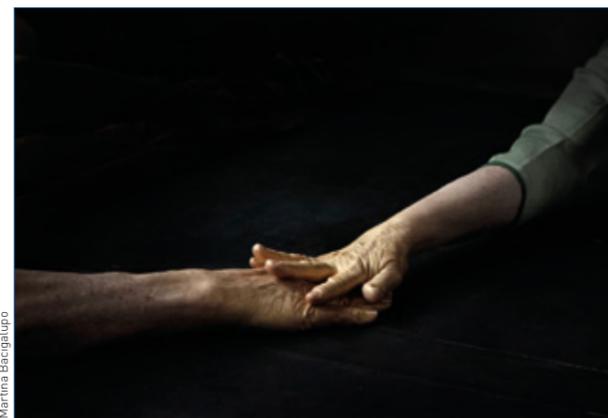
Chorales en fête

Les chorales du CAES d'Aix-en-Provence et de Saint-Jérôme donneront un récital de chants de la Méditerranée. www.caes.cnrs.fr



Danse

L'Art du geste dans la Méditerranée de Virgilio Sieni



Martina Bacigalupo

Conçu par le chorégraphe italien Virgilio Sieni, *L' Art du geste dans la Méditerranée* est un projet participatif spécialement créé pour « Marseille-Provence 2013 »*. Venus de différentes villes du bassin méditerranéen, une centaine d'amateurs de tous âges présenteront, du 27 au 31 août, plusieurs courtes chorégraphies dans différents lieux choisis de Marseille. Ce spectacle offrira une large fresque de gestes poétiques, parfois oubliés ou issus du quotidien, qui trouvent tous leurs racines dans le bassin méditerranéen.

Virgilio Sieni a souhaité réunir des femmes et des hommes, des enfants et des seniors, des artisans et des familles pour imaginer une série de parcours de transmission, déployés dans la géographie de la ville de Marseille.

« Je veux faire danser le plus de gens possible, parce que quiconque s'approche de la danse est un ange. Je veux faire sortir de la structure du quotidien, du geste mécanique, des parcours induits, à travers une forme dynamique différente : c'est pour moi un acte de liberté, souligne Virgilio Sieni [...] Ce qui m'intéresse, c'est de retrouver, dans la simplicité de l'action, l'extrême intensité et la force intérieure. Il est possible de donner de la lumière au geste quotidien, pour comprendre et faire comprendre comment fonctionne cette machine qui est le corps. La virtuosité s'effrite dans le corps, et donne vie à quelque chose d'extraordinaire. »

Partenaire officiel du spectacle, le Comité local CAES du Groupe de laboratoires de Marseille (Clas du GLM) accueille dans ses locaux les entraînements physiques et les répétitions, et un groupe d'agents CNRS participe à ce projet. Débuté en 2010, il a donné lieu à une dizaine de représentations annuelles en avant-première : Conservatoire de musique, La Cité radiieuse, Chambre de commerce, Palais Longchamp, Bastide de la Magalone, Vieux-Port. Les résultats de ce travail ont été publiés dans la revue italienne *Collection il Gesto* (n°24, juin 2011).

* En partenariat avec le Merlan, scène nationale à Marseille dans le cadre d'Août en Danse, coproduction Marseille Provence 2013.

Exposition et conférence

Rétrospective Monique Peytral



Entre art et science, Monique Peytral aime les défis. Pendant douze ans, cette artiste a ré-actualisé les peintures rupestres de Lascaux II, redonnant une nouvelle vie à des œuvres qui risquaient de disparaître. Pour ce projet, pour lequel elle a été décorée Chevalier des Arts et Lettres, elle a dû se plier aux exigences d'une palette de couleurs qui n'étaient pas les siennes. Elle s'est ingéniée à copier des peintures avec des colorants naturels comme il y a 17 000 ans. Elle s'est faite faussaire d'un nouveau genre pour offrir au plus grand nombre ce que la fragilité d'une grotte naturelle ne pouvait plus donner. Grâce à ce travail colossal, des millions de visiteurs ont pu admirer une œuvre intemporelle et universelle comme seules le sont les grandes créations de l'Humanité.

Pour explorer cette interface si mouvante de l'art et de la science, Monique Peytral apportera son témoignage lors d'une conférence sur la naissance et l'évolution de l'art dans les grottes. Campus du GLM, salle de conférence.

Concours 2013

Photofolie et Concours de nouvelles



Pour « briller » lors de Marseille-Provence 2013, le Comité local CAES du Groupe de laboratoires de Marseille (Clas du GLM) organise le concours Photofolie* et le Concours de nouvelles sur le thème « La trahison de l'ombre ». Le jury et la remise des prix se dérouleront au Clas du GLM. Pour le Concours de nouvelles, le style imposé est, sans

suspense, le genre policier. Organisée en décembre, à l'occasion de la remise des prix aux lauréats, la pause littéraire enquêtera sur la police scientifique : l'évolution de la recherche scientifique a-t-elle une influence sur les méthodes utilisées par les criminels ? La science apporte-t-elle une preuve irréfutable de culpabilité ? Quelle est la part de la science dans le compte rendu de la justice ?



*Photos à envoyer à : Concours national Photofolie 2013 Clas du GLM - CAES du CNRS 31, chemin Joseph-Aiguier - 13402 Marseille Cedex 20 Date de réception des photos : lundi 16 septembre (minuit).

Observatoire de Haute-Provence

Librairie Le Bleuët à l'horizon

Après une nuit à scruter le ciel, les observateurs nocturnes visent l'horizon, ou plus précisément la librairie *Le Bleuët* de Banon, petit village provençal situé à une vingtaine de kilomètres de l'Observatoire de Haute-Provence. Avec ses 189 000 ouvrages, *Le Bleuët*, en pleine expansion, est l'une des plus grandes librairies indépendantes de France.

Denise Requin

Présidente du Clas du Groupe de laboratoires de Marseille (GLM)

Fin de nuit à l'Observatoire de Haute-Provence un matin d'été. Ici, on sort du laboratoire dès potron-minet. Pointe du jour oblige, les coupes nichées telles des truffes géantes dans leurs écrans feuillés se sont refermées. Il n'y a plus rien à voir : adieu les exoplanètes, spécialité de l'Observatoire qui a découvert « la première » grâce à « Sophie », spectrographe lié au télescope de 1,93 m installé en 1995.

Les « observateurs », astronomes et géophysiciens de Saint-Michel, qui jouent un grand rôle dans un réseau international d'astronomie, sont maintenant livrés au soleil implacable et à la vacance d'une journée en décalage avec celle des travailleurs de jour. Les ordinateurs sont pleins à craquer de données à récupérer, traiter, envoyer, un monde de fourmis laborieuses... On se croise... Bonjour ! Bonsoir !

On ne se préoccupe pas seulement du ciel qui pourrait vous tomber sur la tête, mais aussi de la qualité de vie, avec une station d'observation importante en sciences de l'atmosphère. Ici, la qualité de l'air existe bien : un des sites les plus purs de France, avec 280 nuits par an d'excellente qualité, ce qui a motivé le choix de son implantation en 1934. Le village ébahi en a même changé son nom, empruntant pour plaire à son nouveau venu celui de Saint-Michel de l'Observatoire !

Cap sur Banon

Gilles et François ont travaillé une partie de la nuit. Avant de rentrer, ils vont prendre le temps d'un petit déjeuner. Tout naturellement, ils se dirigent vers Banon le « village d'en haut », adossé au plateau d'Albion, entre la montagne de Lure et le Ventoux à une petite vingtaine de kilomètres.

Face au *Café de France*, la librairie *Le Bleuët* ouvre ses portes à une heure matinale. François doit y retirer un ouvrage spécialisé sur le travail du bois – il aime construire des meubles ou les retaper. Gilles, une revue sur la céramique japonaise – potier de formation, il continue d'exercer son art à ses heures perdues. Il doit également consulter le libraire pour une documentation géologique du site de l'Observatoire : il semble qu'une source existait autrefois sur le terrain et qu'elle irriguait un potager et des arbres fruitiers plantés par le personnel – les produits cultivés alimentaient en fruits et légumes la cantine de l'Observatoire ! Depuis quelque



temps, le projet de retrouver cette source et de faire revivre ce potager est né d'un petit groupe d'amis.

La librairie *Le Bleuët* est une mine d'or pour qui cherche un ouvrage. Aussi attire-t-elle les chercheurs, mais aussi les amoureux des livres, de la littérature, les curieux, les passionnés, toutes sortes de gens entrés là pour « voir » et qui ressortent ravis d'avoir mis la main sur quelque chose qui les intéresse. Cette librairie, plus personne ne pourrait s'en passer ! On y retrouve des collègues le week-end, on y vient en famille pendant les vacances. La librairie agit comme un aimant : elle est incontournable.

Sur un site perché dominant la vallée du Coulon, Banon produit chaque année 600 000 fromages de chèvre AOC, le seul pour la région Provence-Alpes-Côte d'Azur. Ses 1 104 habitants peuvent aussi savourer 189 000 livres, dont 110 000 ouvrages de titres différents dans l'une des sept plus grandes librairies indépendantes de France. *Le Bleuët* a été nommée ainsi par son fondateur, en raison des fleurs sauvages aperçues aux abords du village.

Le Bleuët et son libraire

Créé par un menuisier, Joël Gattefossé, *Le Bleuët* est en passe de devenir la première librairie de France. Avec un investissement de 4,4 M€ financé en partie par les collectivités locales, un déploiement dans un nouveau bâtiment de 1 500 m² (de quoi stocker 900 000 titres en plus des 110 000 existants), la librairie ambitionne –



Sur la place de Banon, *Le Bleuët* ambitionne de devenir aussi important que le site Amazon.

avec le développement de son tout nouveau site Internet de vente en ligne – de devenir aussi importante sinon plus que le site Amazon : un beau défi alors que le chiffre d'affaires des librairies est en forte baisse. Une autre étape visant à tripler la surface actuelle permettra le stockage de 3 millions de livres et 500 000 titres. Pharaonique !

Pourquoi ? Comment ?

À la mort de son père (imprimeur), Joël Gattefossé « bascule » dans le livre. Originaire de l'Essonne, il vend son atelier de menuiserie, divorce et s'installe par hasard à Banon, où il achète, en 1990, *La Papeterie cadeaux* du village, avec son fonds : 77 ouvrages en propriété et 250 en dépôt !

Au départ librairie rurale, il croit à la singularité de ce milieu. Autodidacte, il s'intéresse au monde de l'agriculture, aux écrivains provençaux. Très vite, la librairie se développe. On s'interroge sur ce « fou ».

Sa méthode : il ne renvoie que 2 % des invendus estimant qu'ils seront recherchés tôt ou tard par un futur lecteur. Un chiffre d'affaires de 1,8 M€, ouverture 7 jours sur 7, certains jours plus de 1 000 ouvrages vendus : sidérant !

Beaucoup de visiteurs savent trouver ici des collections entières. La clientèle vient des villes voisines : Forcalquier, Manosque, mais aussi Aix-en-Provence, Avignon, Marseille, Nice et l'été, d'Allemagne et de Belgique. On ne s'interroge plus sur ce « fou », on croit en lui, on l'encourage. Des projets audacieux se chuchotent : une résidence pour écrivains, ou encore... bien d'autres choses, mais plus tard !

La librairie a encore fait des heureux. Ravis, François et Gilles regagnent leur domicile. Ils emportent un précieux butin et rêvent avant « leur nuit » à leurs nouveaux projets.



Gilles a l'embarras du choix parmi les 189 000 livres disponibles.

Le Pôle géosciences

La goutte de Saint-Mandé

À deux pas du siège du CAES à Vincennes, le nouveau bâtiment du Pôle géosciences associe modernité et haute qualité environnementale. Ce modèle d'architecture propose également au regard des passants une œuvre d'art contemporain.

Laurent Mandeix

Responsable secteur Culture-Communication du CAES

Peu nombreux sont les visiteurs, les élus ou les salariés du siège du CAES du CNRS à Vincennes qui connaissent le bâtiment du Pôle géosciences, modèle récent d'architecture. En sortant à la station de métro Bérault ou à celle du RER pour se rendre au 2 allée Georges-Méliès, on ne peut apercevoir cet édifice. Situé dans la commune de Saint-Mandé (94), il n'est pourtant qu'à quelques centaines de mètres de la limite ouest de Vincennes. Au numéro 73 de l'avenue de Paris, ce bâtiment tout de bois et de verre longe sur 110 m la route qui prolonge, en ligne droite vers l'est, l'avenue du Trône partant de la place de la Nation.

Conçue par l'architecte Laura Carducci, cette construction s'élève sur l'emplacement où se trouvait, depuis 1940, l'Institut géographique national devenu l'Institut national de l'information géographique et forestière (IGN).

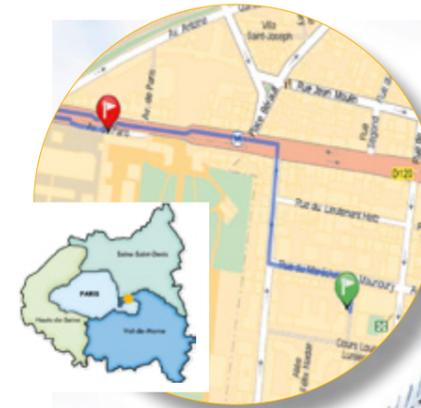
Commandée par le ministère de l'Écologie et du Développement durable, elle abrite aujourd'hui les sièges de Météo France et de l'antenne parisienne du Service hydrographique et océanographique de la marine (SHOM).

Un bâtiment modèle du genre

Classé « chantier vert » afin de limiter l'impact sur l'environnement et les nuisances pour le personnel et les riverains, le projet a atteint la fin de sa première phase en juillet 2011. À l'horizon 2014, ce nouveau quartier de trois hectares, entièrement revalorisé, accueillera 3 000 travailleurs et étudiants dans 70 000 m² de bureaux ou de logements agrémentés d'un parc paysager d'un hectare et d'une salle polyvalente.

Le ministère, qui s'est engagé dans cette réalisation « phare » en matière d'écoconstruction, a voulu un édifice de conception bioclimatique exemplaire. Premier bâtiment d'État certifié haute qualité environnementale, il a été conçu selon des critères environnementaux très stricts : ventilation et éclairage naturels optimisés, isolation thermique et inertie du bâtiment, protection solaire renforcée, basse consommation d'énergie.

En façade, panneaux vitrés à inclinaison variable et volets mobiles permettent de gérer au mieux les apports solaires, tandis que les 108 modules photovoltaïques de la toiture couvrent une partie des besoins énergétiques du bâtiment.



L'angle du bâtiment au croisement de la rue Pasteur et l'avenue de Paris.

Si les caractéristiques techniques ne sautent pas aux yeux du promeneur, la forme en « vaisseau amiral » et surtout l'angle du bâtiment méritent un détour.

Les panneaux solaires sur le toit de l'immeuble.



Le séquençage d'une goutte qui tombe de 24 mètres de haut.

Une œuvre d'art en façade

Pour décorer le bâtiment, le ministère a commandé une œuvre financée grâce au « 1 % artistique ». Mêlant eau, reflet et lumière, *Earth drop* s'élève ou plutôt tombe au croisement de l'avenue de Paris et de la rue Pasteur. Conçue par Nathalie Talec, cette sculpture évoque la chute d'une goutte d'eau. Elle symbolise les activités dans le bâtiment et le rayonnement du Pôle géosciences. Fabriquée à partir d'une résine de polyester avec un effet de surface poli-miroir, sa réalisation a demandé un travail de 28 semaines.

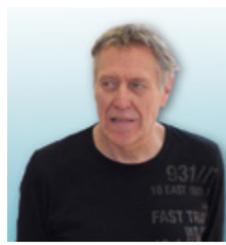
L'artiste, dont l'œuvre s'inspire toujours de la science et de la philosophie, la décrit comme atmosphérique et terrestre. Elle l'a conçue autour d'éléments qu'elle jugeait indispensables pour refléter l'image scientifique et technique de l'IGN et de Météo France : l'eau, élément physique sur lequel les deux organismes travaillent, et l'effet miroir qui leur permet de rayonner. Reflétant la lumière naturelle pendant la journée, *Earth drop* s'habille, dès la nuit tombée, d'un doux éclairage écoénergétique – diodes électroluminescentes (LED).

Alors, la prochaine fois que vous vous rendez au CAES du CNRS, anticipez votre départ et descendez à la station de métro Saint-Mandé pour finir votre trajet à pied. Passez à côté de la goutte !

Danse ancienne

Voulez-vous pavaner ?

C'est l'une des activités les plus insolites proposées par le CAES du CNRS : depuis six ans, Jean-Marc Deslandes, président de la Région CAES Nord, partage sa passion de la danse ancienne avec ses collègues du campus de l'université de Lille I.



Jean-Marc Deslandes

Tous les lundis, de 12 h 15 à 13 h 45, sous la direction de Jean-Marc Deslandes, une dizaine d'agents CNRS se retrouvent à l'Espace culturel de l'université de Lille I pour pratiquer voltes, branles, pavanes et autres danses des XVI^e et XVII^e siècles. L'animateur s'interroge encore sur ce succès qui peut paraître modeste au regard des 80 participants à l'activité zumba, danse latino à la mode. Mais peut-on comparer ce phénomène à « un espace de rencontre avec l'autre » qu'il définit lui-même comme « à contre-courant » ? En 2007, écoutant la suggestion d'un collègue, Jean-Marc envoie, sans trop y croire, une invitation. « J'ai eu 15 réponses, s'enthousiasme-t-il. J'étais sidéré. Aucun d'entre eux n'avait pratiqué ce genre de danse. Je ne pouvais même pas attribuer ce retour inespéré au mot danse ancienne qui peut être parfois ambigu – on peut penser valse, paso... J'avais en effet précisé dans l'annonce que l'atelier concernerait des danses des XVI^e et XVII^e siècles. Donc les personnes savaient pourquoi elles étaient là ! »

Dans un premier temps, il propose une initiation : une invitation à découvrir des sons, des rythmes, les ancêtres de nos danses. « Je leur ai dit que je répondrais à leurs questions dans la mesure de mes connaissances. Cela faisait déjà trente ans que je pratiquais... »

Il n'y a que le premier pas qui coûte...

Pour cet ingénieur en instrumentation scientifique, tout a commencé par une petite annonce sur les murs de la fac : « Recherche figurants au château d'Esnes. » Un château dans le Cambrésis à 80 km de Lille. « J'étais timide, complexé. Je ne dansais pas. Je ne comprends toujours pas pourquoi je me suis déplacé pour cette annonce : peut-être que j'attendais un signe. »

Depuis, le château est devenu sa seconde maison. Guide bénévole des lieux, il participe à tous les spectacles historiques qui y sont donnés. Le premier en 1976 a attiré 3 000 spectateurs. « C'était une fresque sur le château des XVI^e et XVII^e siècles qui mêlait danse, histoire, combat d'épée. Comme bande-son, on avait trouvé un 45 tours

de musique baroque à la Fnac. C'était très amateur. On voulait faire quelque chose de plus professionnel. »

Il se lance alors dans les stages de danse pour apprendre et se perfectionner. En 1977, il suit à Saintes un stage dirigé par Jordi Savall. Considéré par les passionnés comme l'une des références mondiales de musique baroque, ce musicien multi-instrumentiste reçut, 24 ans plus tard, le César de la meilleure musique écrite pour *Tous les matins du monde* d'Alain Corneau. Basé sur le roman éponyme de Pascal Quignard, le grand public découvre, grâce à ce film, ce violiste, violoncelliste et chef de chœur exceptionnel.

« Le stage se déroulait dans une abbaye. Un jour, je me promenais dans les couloirs et j'entends des violes de gambe. Pour nous accompagner, les musiciens répétaient de leur côté. J'ai eu un coup de foudre pour ce son. Même aujourd'hui quand j'écoute de la musique ancienne, il n'est pas rare que je pleure. Pas de tristesse, ça me transporte. »

Comédienne, danseuse et ethnologue du CNRS, Francine Lancelot est l'une des animatrices de ce stage. Une pure coïncidence. Jean-Marc, qui travaille alors à l'Université, intègre à son tour le CNRS en 1980.

La musique, ingrédient essentiel

Si les enregistrements de musique baroque sont nombreux, rares sont ceux dédiés à la danse. Pas de confusion possible : il existe de la musique à écouter et de la musique à danser. « Jusqu'au baroque, les deux arts étaient indissociables. Les musiciens ne jouaient que pour faire danser. Et puis la musique est devenue spectacle », précise Jean-Marc.

Aujourd'hui, il est difficile de trouver une musique enregistrée adaptée à la danse. « Il n'y a que quelques sources possibles pour obtenir des bandes-son dansables, provenant notamment de compagnies professionnelles basées à Paris ou en Grande-Bretagne. L'interprétation est essentielle pour pouvoir se caler sur les temps. La musique doit correspondre aux mouvements. Si ce n'est

pas le cas, le danseur ne peut pas s'adapter au rythme pour placer ses pas. »

Chorégrapheur...

Tout (ou presque) se trouve dans *L'Orchesographie*, premier traité de danse publié en 1589 et corpus le plus complet des danses pratiquées au XVI^e siècle. C'est aussi et surtout le premier manuel de danse qui indique avec précision les pas à exécuter en regard de la partition musicale. Signé Thoinot Arbeau, anagramme de Jehan Tabourot, chanoine de Langres (oui, un moine !), ce traité a pour but avoué d'apprendre aux jeunes gens (sous-entendu de bonne famille) les pas et les convenances que doivent respecter les danseurs. Au-delà de décrire avec exactitude le nombre de pas ainsi que leurs fioritures, l'auteur utilise un procédé novateur pour l'époque : la pédagogie.

À chaque séance, Jean-Marc apporte une réédition de cet ouvrage. Il utilise aussi d'autres livres, comme *Danses anciennes de cour et de théâtre en France*. Publié en 1974, cet ouvrage de choréologie constitue le premier traité dans lequel la danse est écrite comme une partition de musique. « C'est grâce à ce livre que j'ai appris les pas, les codes. »

Le travail d'atelier

Spécialiste de la contredanse anglaise du XVII^e siècle, Jean-Marc explore, au gré des séances, les danses villageoises et celles dites « de cour » du Moyen-Âge et de la Renaissance. Chaque rendez-vous commence par un temps d'échauffement, en particulier des chevilles. « D'abord, il s'agit de danser avec ses pieds ! On commence toujours avec quelques branles simples de la Renaissance. Au sein de l'atelier, je souhaite que l'on apprenne tout en se détendant. C'est une pause dans la journée. Il faut que ce soit ludique. »

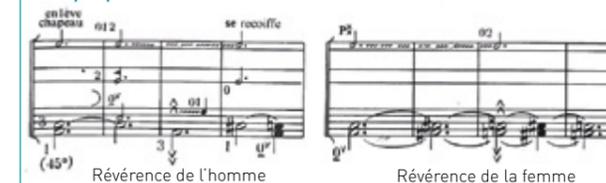
La satisfaction du maître à danser est complète lorsque technique et jeu atteignent la perfection. « La danse ancienne est plus qu'un alignement de pas : c'est aussi une interprétation. Cela passe par un jeu de regards qui donne une théâtralité indispensable. Cette relation qui doit se nouer entre les danseurs n'est pas mentionnée dans les ouvrages. C'est ma part de créativité, ma propre vision de la danse ancienne que je me suis forgée grâce à mes rencontres et à mes réflexions. »

Cette sensibilité, Jean-Marc va pouvoir l'exprimer prochainement dans un spectacle mêlant danse et théâtre. Yves Baudrin, un auteur de la région, s'est vu confier l'écriture de ce projet soutenu par la commission Culture du CAES. Réalisation d'un rêve du danseur, ce spectacle allie sur un même plateau danseurs, acteurs, musiciens, et comédie, histoire, pédagogie. Un rêve qui devrait faire écho à cette impression ressentie parfois à la fin d'une danse par tous les membres du groupe de l'atelier, où chacun a la sensation qu'il s'est passé quelque chose, comme si un fluide invisible avait uni tous les danseurs. Un phénomène que Jean-Marc appelle « l'état de grâce ».

Laurent Mandeix

Responsable du secteur Culture-Communication

Musique pour exécuter la Basse-danse



Danse grave et noble au glissement lent et majestueux qu'il faut exécuter « sans soy démener ». Extrait du livre *Danses anciennes de cour et de théâtre en France* de Pierre Conté

Témoignages



Cécile Lecœur

Ingénieur statisticienne au Laboratoire génomique et maladies métaboliques de Lille 2

« Je suis les cours de Jean-Marc depuis le début. Je faisais déjà de la danse modern jazz. Un jour, un mail m'est parvenu, qui invitait à participer à un atelier Danse ancienne. J'ai été d'abord surprise. Certains de mes amis le sont encore aujourd'hui quand

je leur parle de l'activité. C'est vrai que c'est original. Je trouve dans la danse ancienne une complicité qui n'existe pas forcément dans le modern jazz. On danse beaucoup en couple et Jean-Marc aime bien qu'il y ait une interaction entre l'homme et la femme par les regards. C'est très intéressant de « jouer » avec son partenaire. C'est aussi le plaisir de se retrouver de façon conviviale au-delà de la pratique en elle-même. Il nous arrive d'avoir des fous rires incroyables. J'aime la simplicité et l'ouverture du cours. Même si Jean-Marc est très perfectionniste (*rires*). C'est vraiment une activité pour se rencontrer et se détendre. »

Dominique Prévost

Ingénieur chimiste à l'Unité de catalyse et chimie du solide de Lille 1



« Je n'avais jamais fait de danse dans un atelier. Jean-Marc, qui était mon collègue de bureau, m'a entraîné dans l'aventure. Et moi, j'ai entraîné mon épouse. Pour pratiquer, on n'a besoin ni d'être sportif ni d'avoir une technique particulière. C'est très vite amusant et lorsque les pas se compliquent, on les intègre naturellement. À la base, c'est vrai, j'aime l'histoire, et Jean-Marc nous en fait partager tout un pan. L'atelier va au-delà de la danse, c'est une plongée dans un temps que l'on a oublié. Avec un aspect théâtral. J'aime beaucoup ça. Dès que j'ai l'occasion, à Aussois ou dans d'autres villages du CAES, je monte spontanément sur scène. Et la danse ancienne a vraiment ce côté scénique, ludique... C'est d'ailleurs le qualificatif que je donnerais spontanément à Jean-Marc : ludique, accolé à pédagogue ! Et cela me donne envie de lui faire plaisir, de lui montrer mon intérêt. »



Séquence enchaînée de *Wive Victory*, contredanse anglaise antérieure à 1699. Formation en *longways for as many as will*.



Dessin extrait du livre *Orchesographie*

En pleine e-volution

Depuis sa création, le CAES du CNRS a la volonté de communiquer avec ses membres. Du premier bulletin de 1959 au magazine nouvelle formule, ses voies d'information se sont multipliées et diversifiées. Internet a considérablement modifié la relation avec le lectorat. Il a propulsé la diffusion du « faire connaître » dans une nouvelle ère. À l'occasion du numéro 100 du CAES Le Magazine, nous vous proposons un tour d'horizon des supports d'information en pleine évolution du CAES du CNRS.

Le magazine

C'est le périodique des membres de l'association. Le *Bulletin* des premières années de la publication, format A5 en noir et blanc, est devenu *CAES Le Magazine*, format A4 en quadrichromie, sur papier 80 g avec une bonne main*. Chaque numéro de 16 pages propose un dossier et cinq rubriques toujours en lien avec la vie de l'association ou avec les principes qu'elle défend.

Rénové depuis 2011, *CAES Le Magazine* a été imaginé dans une complémentarité avec le site Internet du CAES. En fin d'article, un lien avec le Web permet ponctuellement de trouver un supplément photos ou un développement de l'article.

Pour chaque numéro, le comité de rédaction place les membres de l'association au cœur de sa ligne éditoriale. C'est un magazine qui parle de vous, qui est écrit pour vous, qui vous amène, nous l'espérons, à découvrir des collègues, des passions, des métiers, des lieux, des histoires ainsi que la riche vie du CAES du CNRS.

C'est dans cet esprit que nous vous invitons à nous envoyer vos remarques, vos idées, vos suggestions : magazine@caes.cnrs.fr

Publication : 36 000 exemplaires - Périodicité : 3 fois par an.

* On dit d'un papier qu'il a de la main lorsque son épaisseur paraît élevée par rapport à son grammage.

Les catalogues

Le catalogue *Vacances* propose un choix de destinations pour les vacances en famille, que ce soit dans les villages propres du CAES (Savoie, Charente-Maritime, Côte d'Azur, Cévennes, Vosges) ou par l'intermédiaire d'organismes partenaires. Pour les enfants de plus de 4 ans, la publication *Jeunes* propose un large éventail de séjours à caractère sportif ou culturel – ski, surf, équitation, moto, voile, quad, théâtre, arts du cirque, voyages linguistiques... Le premier catalogue *Vacances* a été publié en 1971.

Réalisé en interne avec le service Vacances, il est envoyé à tous les agents du CNRS, ainsi qu'aux retraités inscrits auprès du CAES.

Publication : 36 000 exemplaires
Périodicité : 2 catalogues par an (juillet pour les séjours hiver/printemps et décembre pour les séjours été/automne).



La lettre du CAES

Envoyée en avril, cette lettre papier annuelle contient les informations relatives à la réunion de l'Assemblée générale de notre association (lieu et dates), ainsi que le matériel de vote nécessaire à l'expression de votre voix.

Les agents CNRS en activité la reçoivent avec leur bulletin de salaire. Elle est envoyée aux retraités inscrits dans notre base de données.

C'est aussi par ce moyen que, tous les quatre ans, vous êtes appelés à voter pour l'élection du Conseil d'administration du CAES.

Publication : 36 000 exemplaires - Périodicité : 1 fois par an.



La e-lettre du CAES

La lettre électronique vous informe des actualités récentes du CAES. Elle est envoyée le premier mardi des mois de février, avril, juin, septembre et décembre.

Abonnement à la e-lettre en page d'accueil du site www.caes.cnrs.fr

13 700 abonnés - Périodicité : 5 fois par an.



www.caes.cnrs.fr



Créé par le service Informatique du CAES en 2002, le site Internet de l'association a subi une refonte en 2005. Basée sur un changement du système de gestion de contenu, cette refonte a permis la naissance, cinq ans plus tard, d'un site Web 2.0, plus convivial, plus ergonomique, facile d'utilisation. Les internautes peuvent parcourir toutes les prestations du CAES du CNRS et les démarches à accomplir pour en bénéficier.

Moyen de communication le plus utilisé par les membres de l'association, notre site offre l'accès aux rubriques Aide et solidarité, Vacances, Espace jeunes, Culture, Sport, Pratique, Publications, Médiathèque. Quelques applications pratiques permettent le calcul du tarif dégressif ou l'abonnement au flux RSS. Grâce à une entrée « Espace adhérent » en haut de la page d'accueil, les adhérents ayant déjà bénéficié d'une prestation peuvent accéder à leur compte et effectuer le paiement en ligne de leur facture Vacances ou d'Accueil de loisirs sans hébergement (ALSH).

Consultations : 5 000 par semaine

Facebook

Rejoindre le media social généraliste le plus populaire s'imposait à notre association.



Outil incontournable pour diffuser une information rapide et partager du contenu, Facebook va nous permettre de vous transmettre des informations sur nos manifestations organisées partout en France, des photos, des vidéos et des articles.

En complément de notre site Web sur lequel vous retrouverez toujours du contenu actualisé, vous pouvez désormais nous suivre sur le réseau social...

En complément de notre site Web sur lequel vous retrouverez toujours du contenu actualisé, vous pouvez désormais nous suivre sur le réseau social...

Devenez fan de notre page
www.facebook.com/caesducnrs

Claude Delhaye, réalisateur et chef opérateur de films scientifiques

« Le réalisateur est par excellence un chef d'orchestre »

De l'écriture au montage, Claude Delhaye participe à toutes les étapes des films qu'il réalise ou coréalise pour CNRS Images. Cet homme d'orchestre doit souvent composer avec les aléas de la science filmée sur le vif, et parfois improviser...

Comment êtes-vous devenu réalisateur de films scientifiques ?

Claude Delhaye : Photographe-chef opérateur, j'ai commencé ma carrière à l'Éducation nationale. Après ma mutation au CNRS, j'ai réalisé des prises de vue pour la photothèque. Cela m'a permis de visiter des laboratoires, de rencontrer de nombreux chercheurs et de me familiariser avec l'univers CNRS. Puis je me suis rapproché de la production pour devenir réalisateur, et chef opérateur sur les films produits par CNRS Images.

Qui décide de faire un film ?

La direction de la communication du CNRS peut en être à l'origine. Pour l'Année de la chimie par exemple, elle a souhaité que nous produisions des films afin de valoriser les recherches du CNRS dans ce domaine. Plusieurs sujets nous ont été proposés : chaque réalisateur a choisi en fonction de ses centres d'intérêt. Mon film intitulé *La Boue et le roseau* porte sur l'utilisation des plantes pour décontaminer un milieu naturel⁽¹⁾. Les chercheurs peuvent aussi soumettre un projet de film. À l'origine, celui sur la dame d'Elche était une idée de l'archéologue Pierre Rouillard qui voulait raconter l'histoire des carrières de cette région⁽²⁾. Enfin les réalisateurs peuvent suggérer un sujet. Mon projet sur les plafonds peints d'habitations du Moyen-Âge vient d'être accepté : je suis en tournage. C'est l'historien Pierre-Olivier Dittmar, dont j'ai réalisé le portrait pour la série *Petite Œuvre multimédia* (POM)⁽³⁾, qui m'a fait découvrir ce sujet jamais filmé.

À qui sont destinées ces productions ?

En général, nos films visent un grand public averti, un public qui s'intéresse à la science avec un niveau bac ou supérieur. Certains sujets, plus pointus, s'adressent à une poignée de chercheurs.

Comment sont-ils diffusés ?

La vidéothèque met en ligne la majeure partie de nos productions, plus de mille films⁽⁴⁾. Ils sont aussi diffusés en festival, à travers le monde. Nous avons régulièrement des nouvelles d'une production qui a été diffusée après avoir été projetée en festival : les films vivent leurs propres vies ! Le chercheur les diffuse aussi dans son propre réseau. Ce circuit CNRS permet au film d'être utilisé au sein des laboratoires et dans leur environnement.

Vos films sont souvent des coréalizations. Plus qu'un autre genre, le film scientifique est-il une affaire d'équipe ?

Certaines de nos productions, comme *Le Donjon de Vincennes*⁽⁵⁾, sont même signées à six mains, par trois réalisateurs ! Ce travail d'équipe est très important. Et comme sur ce film, nous passons beaucoup de temps ensemble. Nous ne sommes jamais tout seuls : sur l'écriture ou lors du prémontage que l'on se projette entre nous. Nous critiquons et testons les productions en cours auprès des membres de l'équipe qui ont plus de recul que le réalisateur pris dans son projet. Le film se construit ainsi : c'est très riche. Cet échange, ce plaisir de travailler ensemble, est propre à CNRS Images. En tournage, je fais aussi des prises de vue pour la photothèque. Je peux proposer des angles au *Journal du CNRS*, qui nous alerte en retour sur des sujets.

Qu'est-ce qui prend le plus de temps dans la vie d'un réalisateur ?

L'écriture exige du temps. Nous menons différents projets de front, mais un film va nous poursuivre plusieurs mois. Nous lisons beaucoup et nous rencontrons les chercheurs : on repère, on écrit et on modifie. Pour un sujet court de 5-6 minutes, cette première phase peut prendre entre 15 et 30 jours, et quelques mois pour un moyen format (26 minutes). Le tournage varie entre 5 et 15 journées pleines, qui peuvent être échelonnées dans le temps.

Et pour le montage ?

Deux à cinq semaines sont nécessaires. Certains films se montent rapidement, d'autres résistent... Il faut alors écrire plusieurs versions pour trouver la bonne. Après le montage, le film est mixé. Pour un moyen format, cela prend une journée : tous les sons sont préparés par les monteurs. C'est au moment du mixage que la voix off définitive est lue par un ou une comédienne que le réalisateur choisit et dirige. Le métier de réalisateur est par excellence celui d'un chef d'orchestre. En une demi-journée, ces comédiens professionnels doivent trouver le ton juste. Sélectionnée en amont après de longues heures d'écoute, la musique est montée au même moment. Achetée « au mètre », elle installe un climat dans le film.

Assistez-vous à tout le montage ?

Les réalisateurs travaillent en continu avec le monteur, membre du service ou intermittent. Bien souvent, c'est



Claude Delhaye

au montage que le film se fait. On peut le penser et réfléchir à l'enchaînement des séquences, mais la vraie conception se décide au montage. Par exemple, le film sur la dame d'Elche a vraiment été écrit à ce moment-là. L'idée de faire parler cette statue – qui nous interroge et nous amène des séquences – vient de Paul Rambaud, l'un des trois monteurs CNRS et coréalisateur. C'est vraiment lui qui a construit le film : au début, nous étions partis pour tourner une production sur les carrières, dont les roches ont servi à la taille de la statue. Encore un atout de la coréalisation à laquelle je tiens beaucoup.

Des événements inattendus ont-ils modifié vos plans ?

J'ai suivi des fouilles avec l'espoir de filmer des découvertes. Parfois, elles ne sont pas au rendez-vous... Cela m'est arrivé sur un chantier mené par le paléontologue Sébastien Steyer⁽⁶⁾ qui espérait y trouver des traces du Permien, période géologique qui s'étend avant les dinosaures. J'ai dû raconter une autre histoire. Au final, le film suit ce paléontologue qui nous retrace l'évolution de la Terre, depuis la formation des continents jusqu'à nos jours. Quelquefois, des interviews de chercheurs ne se révèlent pas pertinentes pour notre sujet. Autre aléa : des expériences qui ne marchent pas. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés coincés pendant quinze jours au Nouveau-Mexique, en attendant des orages... La manip que nous voulions filmer devait, grâce à un laser, décharger les nuages. Cette année-là, en pleine saison des orages, ils n'ont jamais éclaté. On se débrouille pour inventer un autre film... sur les aléas de la science !

Vos réalisations sur différents domaines se révèlent des enquêtes sur le travail de chercheur et la démarche scientifique, notamment son aspect pluridisciplinaire.

C'est vraiment ce que nous tentons de faire. Je ne suis pas scientifique, mais j'essaie de m'imprégner du sujet, de comprendre la démarche du chercheur et de retranscrire son travail, avec ses doutes, ses interrogations.

Le contenu scientifique des films est-il contrôlé ?

Avant de sortir, tous nos films sont validés par les chercheurs. Cela peut être un conseiller scientifique ou les

intervenants du film. Ils sanctionnent sa continuité scientifique. Cela évite bien des déconvenues et crée une relation de confiance avec les chercheurs. À l'inverse, les télévisions ne demandent pas de validation : elles montent leurs propres voix off, et parfois les chercheurs se sentent trahis et dépourvus... Pour nous, c'est important d'être exact jusqu'au bout : nous sommes de la « maison » !

Comment se passe cette validation ?

Avant le montage, nous soumettons le texte de la voix off du film au chercheur. Quand le montage est quasiment fini, nous organisons des séances de validation. Le directeur de production, les chercheurs et leur directeur d'unité valident le film qui ne peut sortir tant qu'il ne l'est pas.

Est-ce déjà arrivé ?

Pour certaines productions, nous avons dû refaire une partie du film, dont les éléments n'avaient pas été validés. À ma connaissance, il n'y a eu qu'un cas de blocage complet pour une production de CNRS Images.

Et à part ce cas difficile ?

En général, cela se passe bien... Dans notre film sur l'influence du courant circumpolaire sur le climat⁽⁷⁾, la chercheuse, chef de mission sur le bateau, voulait que la voix off de fin rajoute des éléments d'explication. Un film, ce n'est pas une thèse ! Il faut trouver le ton juste, le bon rythme : trop de voix tue la voix. Après de nombreux échanges, nous sommes arrivés à un compromis. Certains chercheurs veulent trop rentrer dans le film : ils trouvent qu'une séquence manque d'images ou n'est pas très belle. Sur ces questions de forme, le réalisateur reste maître de son film. Je ne vais pas aller expliquer à un chercheur comment faire sa manip : chacun son domaine !

Un film, c'est beaucoup de relationnel...

Un film, ce n'est qu'une affaire d'hommes et de femmes. Nous partons ensemble pendant plusieurs mois, l'équipe technique et les chercheurs. Nous sommes sur le terrain ensemble. Nous partageons les repas et nous nous retrouvons souvent le soir pour discuter du projet. Une complicité se crée très vite. J'ai gardé des liens d'amitié avec des chercheurs rencontrés sur les tournages. C'est une expérience très forte : nous vivons des moments très intenses pendant un certain temps. Le film est une construction qui se nourrit de ces échanges.

Propos recueillis par Laurent Lefèvre

1. *La Boue et le roseau*. Réalisation : Claude Delhaye, 2011.

2. *Une dame, des pierres, des hommes*. Réalisation : Claude Delhaye, Paul Rambaud, 2010. Prix du scénario 2012 du film archéologique de l'espace méditerranéen d'Athènes.

3. *Pierre-Olivier Dittmar, historien*. Réalisation : Claude Delhaye, 2012.

4. Les films peuvent être achetés ou regardés en ligne. Les enseignants ont la possibilité, pour le moment, de sélectionner des séquences de films qu'ils pourront ensuite montrer en streaming à leurs étudiants.

5. *Le Donjon de Vincennes : les coulisses d'une restauration*. Réalisation : Claude Delhaye, Christophe Gombert, Didier Boclet, 2007.

6. *Sébastien Steyer, paléontologue*. Réalisation : Claude Delhaye, 2011.

7. *Dans les profondeurs du climat*. Réalisation : Claude Delhaye, Luc Ronat, 2006.

Shirley Jean-Charles, chargée de communication

Des racines et des rêves

« Chargée de communication au CNRS », annonce le site linkedIn. Conscience professionnelle +++, rigueur et adaptabilité, précise une page Web qui renvoie vers son site personnel. Titulaire d'un master en e-business, Shirley Jean-Charles sait se distinguer, et pas uniquement sur Internet ! Cette chargée de communication a des atouts... Une taille élancée, des cheveux noirs très courts, de grands yeux marron, un sourire désarmant : son allure stylée et athlétique se remarque.

Sur le campus de Meudon-Bellevue où elle fréquente la salle de sports et la billetterie du CAES, beaucoup l'interpellent par son prénom. Elle se retourne avec un grand sourire, et glisse un petit mot à chacun. Shirley aime le contact, c'est sûr... Pour confirmer notre rendez-vous qui aura lieu dans son bureau avec vue sur la tour Eiffel, elle me tapote sur l'épaule. Le geste amical se veut rassurant, comme pour dire « Ne t'inquiète pas, je me plierai au jeu du portrait ».

Naissance à Noisy-le-Sec

Shirley quitte la métropole à quatre ans pour suivre son père pompier muté en Guyane française. Elle passe son enfance dans une caserne et effectue des allers-retours entre la Guyane et la Guadeloupe, d'où ses parents sont originaires. Assistante de direction, sa mère travaillait au CNES à Kourou.

À la maison, ou plutôt à la caserne, il était interdit de parler créole. « Mes parents ne l'utilisaient que lorsqu'ils étaient fâchés. Cela sortait tout seul. Avec les copains, on parlait créole, une version très francisée. Mes potes se moquaient de mon accent parisien ! » À chacun son fardeau, ou comme le dit un proverbe guadeloupéen : « Chaque escargot a sa maison à porter » (Chak bourgo ka halé kaz a'y).

« Encore aujourd'hui, je ne parle créole que dans un contexte de rigolade... » et d'engueulade ! Car les jurons lui viennent dans cette langue... Très réservée, elle n'osera pas les dévoiler : vite un dictionnaire français-créole, le numéro de SOS-créole ! Shirley a le don de vous donner envie d'en savoir plus...

Suresnes-Meudon-Suresnes

Cette jeune femme curieuse, qui élève seule ses deux enfants scolarisés à Suresnes, se dit frustrée par le manque de temps pour travailler pour soi. À 35 ans, celle qui exerce « un travail passionnant, mais chronophage » est toujours en quête.

Elle s'intéresse à sa culture, à sa famille et entreprend des recherches généalogiques avec une association. « Pour pouvoir se positionner aujourd'hui dans ce

monde, quelle que soit la culture du pays où l'on réside, il faut laisser tomber l'ignorance : chercher et savoir qui l'on est. Chez les Antillais, c'est vraiment problématique. Je ne parle pas de racisme, mais de la façon dont les gens nous perçoivent et nous ont classés dans ce monde par rapport à l'histoire. »

Indépendantiste acharnée, sa mère décédée trop tôt a su transmettre ses engagements et ses valeurs à ses deux enfants.

Aujourd'hui, cette recherche des origines, Shirley veut la partager avec sa fille de quinze ans et son fils âgé de cinq ans. « Par rapport à ma culture afro-descendante-française, je suis en quête de retrouver mes racines. Un jour, je retournerai chez moi, près de ma famille. »

Baillif et Pointe-Noire

Ces deux communes de Guadeloupe, où résident ses grands-parents, restent très chères à celle qui rêve tous les jours de son pays.

Des images de réunions familiales, des sensations de bien-être, l'odeur de camomille après les pluies fréquentes, l'exhalaison de la fumée quand on fait brûler l'herbe, l'odeur de la mer avec un sel très prononcé. « À Basse-Terre, il est tellement présent qu'il nous rentre dans la peau, les yeux nous piquent ».

Shirley ne fait pas de rêves de carte postale. « La Guadeloupe est une terre meurtrie, dont le contexte socio-économique est très difficile. Je m'y sens bien, mais les effets de la crise sont visibles. La jeunesse souffre : la drogue, la délinquance. En tant que Guadeloupéenne ayant vécu en France, je ressens à quel point la délinquance juvénile et le contexte de la vie chère pèsent sur mes compatriotes. »

Cette écolo de cœur, qui a voté pour Eva Joly au premier tour de la présidentielle, se tient régulièrement informée des événements qui touchent « ses îles ».

Guadeloupe-Guyane-Guadeloupe

Après le divorce de ses parents, Shirley navigue entre la Guyane et la Guadeloupe, où sa mère s'est installée. Petite fille, elle a la révélation de devenir chercheuse... pendant ses cours de catéchisme. Enfant rêveuse, elle voulait inventer une machine à remonter le temps pour aller sauver Jésus-Christ ! Le Messie ressuscité par la science...

« J'ai vite abandonné cette idée », glisse en riant celle qui, aujourd'hui, n'est plus du tout attachée à la religion. « Ma façon de voir la vie a changé. Je crois, mais je ne pratique plus : j'ai ma propre religion, ma propre spiritualité. »

Retour à Paris

« Tous les Domiens [habitants des départements d'Outre-Mer], les Guyanais, Guadeloupéens et Martiniquais de mon âge devaient s'exiler en France pour suivre des études. » Shirley effectue ce retour en région parisienne à l'âge de quinze-seize ans.

C'est au moment de son entrée à l'université qu'elle se trouve, pour la première fois, confrontée au racisme. « Le racisme, je l'ai ressenti à différents niveaux quand je suis arrivée en France. Je l'ai vécu ouvertement quand je faisais du porte-à-porte pour vendre des tableaux. J'ai dû affronter ce racisme qui ressemblait à celui qu'a connu ma tante à mon âge. » Le racisme, elle a dû l'affronter lors de ses études et dans le monde du travail. « En France, c'est toujours plus difficile pour les Noirs de peau, ou ceux qui sont typés, de travailler. »

À l'école nationale de chimie, physique et biologie de Paris (ENCPB), Shirley suit un BTS pour devenir technicienne de laboratoire. Lors de son stage, elle prend conscience qu'elle s'est trompée d'orientation : « Je voulais être chercheuse pas technicienne. J'étais vraiment déçue par cette expérience, où en tant que technicienne, je manipulais des machines toute la journée. Tout était automatique. ». L'absence de contacts et d'échanges l'a sans doute marquée: elle laisse tout tomber pour devenir mannequin. Une expérience qui a duré huit ans.

Paris-Milan-New York

De nombreux défilés, des photos de mode, et quelques spots publicitaires. La possibilité de voir des pays, d'autres cultures, et de soigner sa timidité à coup de flashs et de podiums. Classée « métisse aux traits fins », elle joue le jeu du casting, mais ne renonce jamais à son identité. « En tant que Noire, j'ai toujours dû m'affirmer, même quand j'étais mannequin. »

Son profil atypique, grande au crâne rasé, ne l'empêchera pas de faire la promotion d'une grande marque de shampoing, et de le revendiquer... « C'est dans l'ordre des choses qu'une mannequin noire promeuve ce produit, car une majorité des clientes sont des Noires de peau ! »

Saint-Denis-Paris

Après une année de mannequinat, elle reprend ses études tout en gérant son planning de top-modèle et de jeune maman : un deug de Lettres et langues, puis une licence-maîtrise en Management des technologies de communication à l'université Paris 13 (campus de Saint-Denis).



Shirley Jean-Charles a le don de vous donner envie d'en savoir plus...

Après son master en commerce électronique à l'École supérieure de gestion de Paris (ESG), elle enchaîne plusieurs expériences dans le marketing sur Internet (eBay, Schneider Electric), puis intègre le CNRS.

Meudon-Bellevue...

Sur le campus de Meudon-Bellevue, elle gère notamment un réseau d'une centaine de correspondants au sein des laboratoires qui dépendent de la délégation Île-de-France Ouest et Nord du CNRS.

Elle évolue désormais dans ce monde de la recherche qui, petite fille, la faisait rêver : une boucle est bouclée ! Mais celle qui, dans les mauvais jours, se dit que la roue tourne n'est pas prête à poser définitivement ses valises, ni à brider sa quête de savoir...

● Laurent Lefèvre

François Feer, chercheur

L'art et la manière

Double lauréat du concours CAES de nouvelles, écrivain, poète, écologiste passionné, plongeur averti, peintre dessinateur, constructeur de maquettes, collectionneur, François Feer aime tout faire à fond. C'est la raison pour laquelle il semble toujours dans l'une de ses nombreuses et insondables pensées. Des sortes « d'ailleurs », loin de son appartement parisien du 15^e arrondissement, de son laboratoire à Brunoy dans l'Essonne, du Muséum d'histoire naturelle à Paris, de la station du CNRS en Guyane où il se rend de temps en temps.

Avec son air à la Cabu, demi-sourire aux lèvres, entouré de ses maquettes de navire, de poissons suspendus, d'insectes sous verre, l'intonation affable de sa voix vous parvient à un volume presque confidentiel. Sa façon de s'exprimer contraste avec son imposante stature, et déstabilise. Jusqu'à ce que derrière le ton posé se dessine un second degré, dont il semble avoir fait une philosophie, une manière d'être qu'il aime partager.

Aujourd'hui, il est un peu enrhumé. Et l'asthme, dont il souffre de façon chronique depuis quelque temps, amplifie les symptômes. Son vœu le plus cher serait d'en guérir pour refaire une plongée, rien qu'une seule. Une belle descente le long d'un mur de coraux au milieu de poissons multicolores. À voir son air radieux lorsqu'il évoque la mer, on se demande pourquoi ses recherches se sont tournées vers la forêt. Dès l'enfance, il s'est pris d'affection pour les petites bêtes : « une *Bug period* »⁽¹⁾, dont il n'est finalement jamais sorti.

Enfance, d'ambassade en ambassade

Aîné de deux enfants, le petit François naît à Mulhouse. Il ne résidera jamais en Suisse, dont son père est originaire. Natif du canton d'Argovie, Monsieur Feer senior – prononcer « Fère » à la manière allemande – ne l'a pas particulièrement poussé dans la voie scientifique. Il l'a surtout fermement détourné de sa profession de fonctionnaire d'ambassade exercée par nécessité. Un père qui n'aura pas la vie bohème que sa fonction pourrait laisser supposer.

Pour autant, François Feer garde encore en mémoire son séjour dans la Yougoslavie de Tito. Six années mémorables à suivre un père passionné de folklore et de musique. Des week-ends à arpenter les campagnes, à manger le cochon et à parler des dialectes. Alors aujourd'hui, quand des musiciens d'Europe centrale jouent autre chose que *Petite Fleur* dans le métro, il leur donne un pourboire royal.

L'autre séjour marquant de sa vie, c'est en terre africaine qu'il le fait. Quand il entre sur concours au CNRS à 31 ans, il a déjà passé plus de quatre années au Gabon dans un labo en tant que « thésard ». Le Gabon, c'est un bloc de forêt en plein centre de l'Afrique. Ce sont, les premières semaines les bêtes qu'on entend vaguement

mais qu'on ne voit pas. Et puis on s'habitue. Ce sont les longues heures d'affût pour pouvoir les apercevoir. C'est l'antilope de Bates, son premier sujet d'étude, et les chasses pour capturer un spécimen de temps en temps. Une fois chercheur sur poste, il essaie de réintégrer le laboratoire, mais la situation politique n'est plus très favorable. Alors ce sera la Guyane.

Potager guyanais

Depuis 1992, il se rend deux à trois fois par an sur une station de terrain du CNRS située à une demi-heure en hélicoptère de Cayenne. Ce terrain de quelques hectares est son jardin potager. Il en connaît chaque arbre, des grands jusqu'aux plantules. Un peu comme un jardinier qui regarderait pousser ses poireaux.

François Feer apprécie ce côté « pantouflard ». Curieusement, il n'aime pas voyager. En tout cas, pas pour faire du tourisme qui, faute de temps, n'engendre que des frustrations. Pour lui, voyager implique d'entrer dans l'intimité d'une culture, d'une population, d'un lieu. C'est rester et essayer de comprendre. Comme pour tout ce qu'il entreprend, François Feer a besoin d'aller jusqu'au bout.

Écriture, de l'Amazonie à l'Académie

L'envie d'écrire lui est venue par lassitude de rédiger des publications scientifiques en anglais. Il se lance donc et publie deux livres : *Bestiaire amazonien* et *Les poissons sont indomptables*, ouvrages dans lesquels il « habille les animaux pour l'hiver ». Un peu à la façon d'Alexandre Vialatte, dont il est un fervent admirateur. *Bestiaire amazonien* a reçu le Prix Louis Castex de l'Académie française. Une occasion d'aller sous la Coupole manger des petits fours avec Madame Carrère d'Encausse, « si élégante dans son costume d'académicienne ». Ce prix est aussi pour lui un encouragement à persévérer dans l'écriture.

Le Concours de nouvelles du CAES, dont il est lauréat 2011 et 2012, a été le déclencheur pour écrire de la fiction, et s'attaquer à son premier roman. Il songe à l'histoire d'un voyage imaginaire dans cette Afrique qu'il connaît bien et qu'il aime. « *Un récit avec des choses drôles et épouvantables.* »

Accumulant les notes avant de se lancer, il continue à créer ses *sonances*. Ne cherchez pas, ce nom a été inventé par l'un de ses amis. Il désigne une sorte d'haïku à la française de quatre vers (5, 7, 7 et 5 pieds). Cet ami qui l'a encouragé à se lancer, a été le déclic pour la rédaction de ses six premières *sonances*. Ses poèmes furent « gueulés » parmi 1 999 autres lors d'un marathon poétique accompli à Lille le 9/9/99 de 9 heures 9 minutes et 9 secondes à 21 h 9 minutes et 9 secondes. Cela lui a plu. Depuis, il s'est mis à écrire une *sonance* par jour.



Laurent Mandeix

François Feer avec sa maquette d'un navire négrier nantais.

réalisées entièrement à la main. Il fabrique à l'échelle toutes les pièces, de la coque aux poulies en passant par les mâts et le bastin-gage. « *Pas de performance particulière : il suffit de bien connaître l'architecture navale du XVIII^e siècle.* » Son navire négrier nantais a nécessité deux ans de travail. Il l'a conçu à partir d'un plan imaginé et dessiné en s'appuyant sur ses lectures et ses prises de notes au musée de la Marine. François Feer a craqué au moment de fabriquer les voiles : trop de kilomètres de fil à dérouler et de travail de couture, pas assez de temps...

En perpétuel mouvement

Le temps est l'une de ses préoccupations. Pour lui, l'activité professionnelle intense représente le meilleur moyen de faire autre chose que son travail. Car plus un métier est passionnant, plus il est prétexte à entreprendre des choses extraordinaires qui dépassent les attendus de ce métier.

Inexplicablement, François Feer s'interroge sur ce qu'il va bien pouvoir faire lorsqu'il sera à la retraite. Est-ce encore du second degré ? Un léger voile passe dans son regard. Il pense peut-être à cet arbre qui trônait majestueux dans « son jardin » de Guyane. Un jour, sans raison apparente, ce monstre de 45 mètres de haut, avec des contreforts incroyables, s'est cassé en deux. « *Un fait irrationnel, dont la seule explication possible est le ras-le-bol d'un mastodonte devenu trop vieux.* »

Laurent Mandeix

Responsable du secteur Culture-Communication

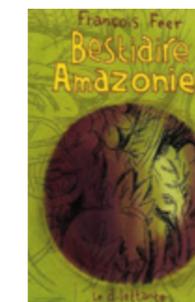
(1) Littéralement période insecte.

Aquarelles perdues dans le métro

François Feer aime aussi dessiner. Il fut même étudiant à l'École des Beaux-arts de Paris. Pudeur ou vantardise, il dit avoir passé le concours dans le seul but d'accompagner une copine à l'examen ! Pendant longtemps, il dessinait tout. Il peignait tout. Frénétiquement. Étudiant, il a même gagné sa vie en vendant ses œuvres aux touristes. Jusqu'à ce qu'un jour, il perde toutes ses aquarelles dans le métro. « *Cet acte manqué m'a libéré.* » Enfin presque : ses coups de crayon vengeurs alimentent régulièrement les communications de l'association Attac. Et ses pinceaux continuent à peindre les planches d'animaux pour le *Field Guide*, bible du randonneur en forêt américaine.

Il suffit de...

Plus surprenant encore, la construction de maquettes de navire. Enfant, il en a assemblé des dizaines en plastique que sa mère a cassées un jour d'un coup de chiffon maladroit. Aujourd'hui, il crée des maquettes en bois,



Bestiaire amazonien
(Le Dilettante, 2008)
Prix Louis Castex de l'Académie française

Les poissons sont indomptables
(Le Dilettante, 2011)



Permission de minuit



Ensemble, permettons-leur d'étudier dans une classe éclairée. **Faites un don !**

Faites un don ou souscrivez au prélèvement automatique à partir de 1 € par semaine⁽¹⁾

contact@electriciens-sans-frontieres.org
www.electriciens-sans-frontieres.org

Avec **25 €** une salle de classe est éclairée 3 heures, le soir, pendant 1 mois⁽²⁾

Avec **60 €** le pompage de 50 L d'eau par jour est assuré pour une famille pendant 10 ans⁽²⁾

Avec **120 €** des soins sont dispensés dans un centre de santé alimenté en électricité pendant 2 mois⁽²⁾



(1) Les donateurs particuliers bénéficient d'une réduction d'impôt d'un montant égal à 66 % de la somme versée dans la limite de 20 % du revenu imposable. Un don de 100 € représente une dépense effective de 34 €. (2) Données fournies à titre d'exemple.

ONG de référence dans le domaine de l'accès à l'énergie, Electriciens sans frontières met les compétences de ses 1000 bénévoles au service de projets de solidarité internationale pour faire de l'accès à l'énergie un levier de développement dans près de 40 pays.

UNIVERSITÉ

Recherche

PROXIMITÉ
CONFIANCE
ENGAGEMENT
ENTRAÏDE



La CASDEN affirme ses valeurs d'entraide et de solidarité

et donne à tous les personnels de l'Éducation, de la Recherche et de la Culture la possibilité de réaliser leurs projets dans les meilleures conditions.

Partager avec vous une relation de confiance, à la CASDEN c'est une priorité.

Contactez votre Chargée de Relation Enseignement Supérieur et Recherche

Pour votre région, coordonnées disponibles sur

www.casden.fr

casden



BANQUE POPULAIRE

CASDEN Banque Populaire - Société Anonyme Coopérative de Banque Populaire à capital variable. Siège social : 91, Cours des Roches - 77186 Noisiel.
Siret n° 784 275 778 00842 - RCS Meaux. Immatriculation ORIAS n° 07 027 138. ● Avis de Banque - Illustration : Killoffer.

CASDEN, la banque coopérative de l'éducation, de la recherche et de la culture